

## Manifeste 1992

La création est en péril. Erigée en idéologie, la condition postmoderne s'est emparée de la conscience artistique et l'engage sur des chemins bourbeux qui ne mènent nulle part. La mode est au rétro, à la nostalgie, à la convocation des fantômes. Les avant-gardes avaient cultivé la transgression sans pour autant refuser à l'histoire un sens global et une continuité. La transgression, aujourd'hui, n'est plus que simulée par des recours éclectiques plus ou moins érudits à des formes empruntées au passé; quant à l'histoire, elle est réduite à un espace indifférencié où tous les styles se bousculent comme dans une foire d'antiquaires. On est loin de Picasso se référant à Cézanne pour rendre sensible une progression. A écouter certains esprits, fascinés par le gadget de la Postmodernité, la "perte du sens" dans une société qui se décompose et ne croit plus en son avenir, justifierait pleinement que l'art entre dans l'ère du commentaire, de la citation, du bricolage.

C'est là une lâcheté de l'intelligence. Le désarroi de l'art face à la crise, son repli frileux sur un patrimoine momifié, témoignent d'un renoncement à toute réflexion sur le sens de l'aventure occidentale. Pourtant, les forces qui travaillent la société ne sont pas, tant s'en faut, toutes négatives. Malgré les désastres économiques et l'angoisse qu'ils suscitent, l'exigence de rationalité héritée des grecs continue d'impulser l'histoire de l'occident. Comment peut-on l'oublier, alors qu'un procès de transformation de la nature en un univers artificiel et abstrait informe toujours plus les pratiques de la civilisation? En témoignent les deux grandes mutations, dans l'histoire moderne, de l'Art: à la Renaissance d'abord, la "costruzione legittima", proposée par Alberti et Brunelleschi, autorise la prise en charge du réel par la raison mathématique; plus près de nous, au début du siècle, un autre pas est franchi avec la naissance d'une pensée créatrice qui se donne à elle-même des lois et s'émancipe de toute référence à la représentation empirique. La toile devient, selon Malevitch, "l'endroit où l'intuition construit le monde". L'art, en glissant vers l'abstraction, participe à cette entreprise titanesque dont l'objectif, énoncé pour la première fois par Descartes, est de "nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature".

Le passage à l'abstraction n'est donc pas un phénomène isolé et contingent mais une nécessité tout à la fois historique et esthétique en accord avec une extériorité toujours mieux maîtrisée puisque soumise à des processus de rationalisation consciemment mis en place par l'homme. Le mouvement des sciences, leur pénétration croissante dans nos pratiques quotidiennes ont définitivement ancré l'art dans l'abstraction. Tous les retours à la figuration, que celle-ci soit narrative, lyrique, ou libre, n'y feront rien. La nostalgie n'est pas une attitude d'artiste ; ce n'est qu'une pose d'esthète, un refus de vivre avec son temps.

Cependant une mise au point s'impose. Si l'abstraction peut-être lyrique, informelle, gestuelle, minimale, conceptuelle, c'est quand elle devient géométrique qu'elle fait le mieux écho aux processus de rationalisation mathématique qui caractérisent l'occident. Les recherches de Mondrian et des constructivistes sont, en ce sens, incontournables, dans la mesure où s'y manifeste pleinement la pulsion apollinienne de notre civilisation. L'erreur des premiers géométriques fut toutefois de vouloir dévoiler une prétendue harmonie fondamentale du cosmos, et de plier au projet le langage de la géométrie en le forçant à accoucher de rapports qui plastiquement expriment le repos. Toute la démarche relève, à l'évidence, d'un esprit métaphysique qui, par un coup de force, érige en Absolu un moment particulier de l'histoire de la Raison, celui où, marqué encore par l'idéalisme platonicien, le rationalisme conçoit le monde comme un système de rapports équilibrés. Il ne s'agit donc pas, malgré l'intention affichée, de se mettre à l'écoute du réel mais de dire comment il doit être.

Dépasser le sensible ce n'est pas nécessairement rejoindre le réel effectif; c'est parfois, le fuir au contraire et s'abandonner à la fascination de l'Etre immobile et glacé des Eléates. Cette déviation idéologique, présente même chez ceux qui s'en défendent, a été déterminante dans l'histoire du langage de l'abstraction géométrique. Il était né pour rompre sans retour possible avec le principe aristotélicien de la mimesis et pour épouser le réel dans la complexité de ses structures cachées; son asservissement à une pensée normative aux arrière-fonds

théologiques s'est traduit par une réduction drastique de son vocabulaire, par un ressassement, presque liturgique chez certains artistes, de quelques figures convenues, en un mot, par un épuisement de l'élan créateur. Il n'y a rien de paradoxal à affirmer qu'ici l'esprit s'est toujours posé en ennemi de l'intelligence. Le langage de l'abstraction géométrique souffre d'un excès de "spiritualité" qui le rend incapable de s'emparer des choses en elles-mêmes. Pour le peintre, il n'est plus que menace d'enfermement. S'en accommoder serait une manière de suicide.

Il est urgent de faire tomber les murs de cette prison; de casser la droite, de briser le cercle. Jusqu'à présent le géométrisme a été victime de la domination conjointe de la métaphysique et de l'éthique. Il faut le faire descendre du ciel des idéaux moraux sur la terre, le remettre sur ses pieds, lui donner un ancrage dans les pratiques scientifiques et les mouvements convulsifs de l'histoire où se forge lentement une rationalité nouvelle. Nous sommes trop avertis, trop lucides pour croire encore en une harmonie universelle. Les événements décisifs de cette fin de siècle, qu'ils soient d'ordre politique, économique ou scientifique, le confirment sans cesse: une dialectique subtile de l'ordre et du désordre préside au cours des choses. Le monde a perdu sa stabilité rassurante, ce qui nous impose d'apprendre à vivre dans l'aléatoire. La régularité parfaitement déterminée n'est plus qu'une apparence. Elle porte en elle, comme le prouvent certains systèmes physiques et sociaux, une promesse de chaos, d'imprévu, qui loin d'être négative, est promesse de radicale nouveauté. Ainsi, à travers la théorie du chaos et la géométrie des fractales s'esquisse un rationalisme conquérant qui ne rejette pas le désordre du côté du néant et de la mort, mais l'accueille et tente de comprendre sa genèse et sa fécondité. L'homme euclidien est en train de quitter la scène. Sans se renier la raison humaine s'apprête à se réconcilier avec une nature dont elle reconnaît enfin la puissance poétique.

En tant que force productive au même titre que la science, la peinture, et en particulier, l'abstraction géométrique ne peut rester en marge des mutations que subit le rationalisme. Il lui incombe de faire vivre la nouvelle image d'un réel où les bouffées de turbulences rendent le déterminisme classique inopérant. Finissons-en avec la stabilité inconditionnelle des structures, avec les symétries sans appel. Chaque forme doit être travaillée de l'intérieur par la déviance et l'irrégularité. Rompre, disloquer sont pour nous gestes créateurs. Nous nous devons de prendre en charge la disharmonie qui est au cœur du monde et lui donner un visage.

Fernand Fournier, Paris, octobre, 1992